

6^{ème} partie Alternatives et résistances

Chapitre 1 Michel Onfray et les micro-résistances

I De la résistance individuelle à la résistance rhizomique

◇ L'éthique prend racine dans l'individu

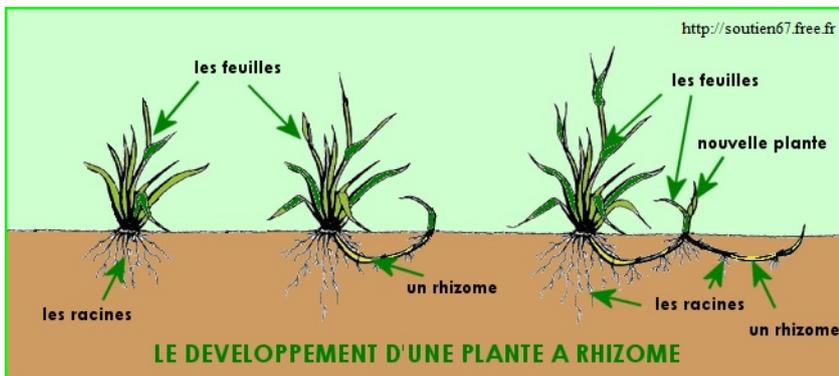
- dénonciation d'une morale de troupeau (voir aussi A. Comte-Sponville, la pesanteur du groupe; Stiegler; Arnsperger;...)
En groupe, on n'ose pas sortir du conformisme
⇒ stratégies pour lever l'autocensure et libérer la créativité
Ex.: le brainstorming (< Alex Osborn, publicitaire USA, 1940)

- Hapax existentiel fondateur: tout point de départ est singulier
φ de l'immanence, matérialiste: les individus concrets transforment le monde, pas les "idées"

◇ Dispositifs sournois de pouvoir → réseaux alternatifs

micro-fascismes micro-résistances

- Cf. Stiegler (psycho-pouvoir): résister par des alternatives "sournoises"
La Boétie: le pouvoir s'exerce avec l'accord de celui qui s'y soumet
Foucault
- Onfray ne croit pas à la révolution totale mais à la résistance rhizomique, ou à l'effet par capillarité (de proche en proche)



Ex.: Université populaire de Caen, 2002 (⤴ Le Pen)
⇒ émancipation de l'esprit humain pour échapper au modèle dominant, à l'académisme de la φ universitaire

⤴ le rhizome ne connaît pas la fin de son projet
Objectif: des mouvements

reproductibles (= guérilla)

- Déjà ne pas collaborer avec le psycho-pouvoir !



II La sculpture de soi

◇ Esprit nietzschéen libertaire

- ✍ rationalité < accès à la culture, esprit critique
- ✍ sérénité < se satisfaire de soi (ce qu'on est, ce qu'on a); être en dehors du système
- viser l'ataraxie + ne pas faire payer les autres à cause de soi (réfléchir à quelle éducation donner à ses enfants; avoir, ou pas, des enfants;...)
ne pas viser trop haut ("sainteté!") pour réussir qqch
- passer d'une morale du devoir (tu dois) à une morale de l'honneur (je suis fier de)
- ➡ créer une belle individualité, éclairée, forte, volontaire et pacifiée
donner du style à son caractère (Nietzsche)

Pour M.O., l'horreur est d'être dans le troupeau (croire au déterminisme et au surnaturel):
c'est le délinquant relationnel



Principe de Gulliver¹ (M.O.) : le géant peut être immobilisé par un ensemble de petits liens

= tout part de l'individu: quelques uns résistent, forment un ensemble pour freiner le système

⇒ chercher à accéder à des postes pour changer le système, sans être pris par lui

III² L'exemple du microcrédit

◇ Muhammad Yunus³

- Idée: il suffit de peu de choses pour lancer une activité, une affaire
Ex.: 27€ pour acheter un outil pour faire des chaises en bambou
- Réalisation: prêter des montants faibles à des (pays, régions, personnes) pauvres
Le prêt est donné sans garantie, mais le taux de remboursement est de 98%
- Critique: reprise par le système bancaire pour (se) faire du profit, là où il était impossible d'investir
risque d'étatisation (si banques d'Etat) ou de marchandisation (si banques privées)

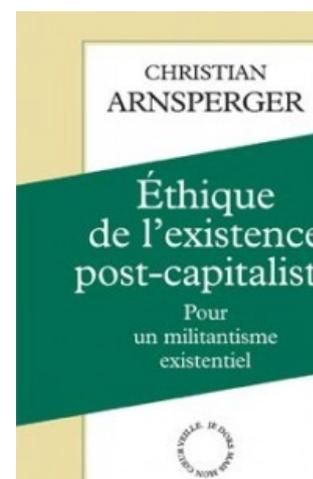


1 J. Swift, *Les voyages de Gulliver*, 1721

2 I = forme; II = contenu; III = passage au "tu" et au "nous"

3 Muhammad Yunus, né en 1940, Bangladesh, économiste, a fondé, en 1976 la 1ère institution de microcrédit, prix Nobel de la paix en 2006

Chapitre 2 Christian Arnsperger Pour un militantisme existentiel



I Comment gérer l'angoisse liée à la finitude?

Notre angoisse est liée à notre double finitude: l'altérité et la mort¹

Comment notre culture nous donne-t-elle les moyens de répondre à cette angoisse ? (ex.: < la religion, la croyance en l'au-delà)

Ch. Arnsperger appelle *héroïsme* notre attitude ψ face à la finitude

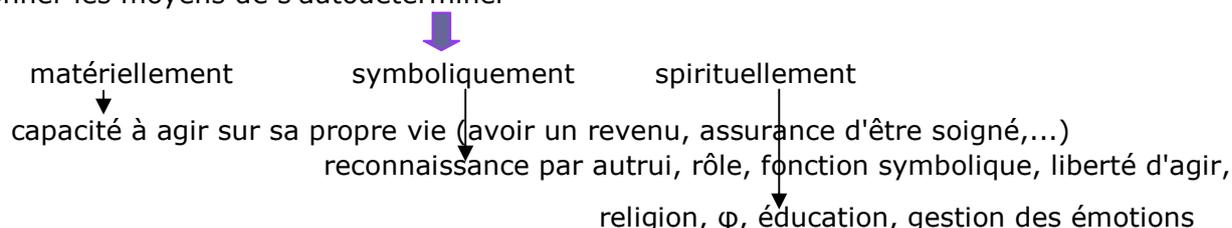
- ◇ L'héroïsme inauthentique
se servir d'autrui pour nier notre peur de la mort (pervers, opportuniste)
chercher à croire que l'on a une valeur primordiale².
- ◇ L'héroïsme authentique
gérer la finitude dans une coexistence avec autrui
accueillir la finitude
= courage d'être

On peut mesurer les sociétés selon le critère de l'héroïsme :

Une société bonne (c.-à-d. \implies héroïsme authentique) donnerait au plus grand nombre la capacité d'accepter la finitude, c.-à-d. réduire les dénis

A l'inverse, notre société nous fait miroiter une sortie de l'angoisse existentielle, e.a. par la consommation (= héroïsme inauthentique)

- ◇ Donner les moyens de s'autodéterminer



Notre société comble en moyens matériels, mais est un désert symbolique et spirituel, à l'inverse de sociétés sans moyens matériels, mais efficaces sur le plan symbolique et spirituel³

II Proposer une mutation existentielle

- ◇ Le capitalisme repose sur une anthropologie erronée

- Erreur anthropologique...
...du communisme: l'homme est égoïste par nature; le système doit le rendre égalitaire
...du capitalisme: l'homme est égoïste; le système doit combler ses besoins matériels
= communisme et capitalisme reposent sur un homme qui n'existe pas: *homo œconomicus*

- Mais les moyens matériels ne permettent pas de supporter notre condition humaine...

1 voir *supra* p.17, 2ème partie, chapitre 2: Arnsperger *Critique d'une existence capitaliste*
voir en annexe, texte 24

2 voir en annexe, texte 24, §1: pour Ernest Becker (anthropologue, 1924-1974, USA), notre personnalité est une armure, un déni de la mort : on utilise des stratégies pour augmenter imaginativement notre importance vis-à-vis du cosmos (\neq les animaux!)

3 voir ci-dessous, II, exemple tibétain; et en annexe, texte 24, col 2, dernier §
Le Tibet, pauvre matériellement, mais riche sur le plan symbolique et spirituel: cultiver l'acceptation de l'existence (<bouddhisme), accepter l'impermanence

Notre société consomme frénétiquement: nous n'arrivons pas à penser l'être humain autrement que consommateur; nous croyons que ce sont les ressources matérielles qui remplissent le mieux l'angoisse existentielle: "si on a tous un bon confort de vie, on sera tous heureux"

Nous ne savons pas gérer autrement l'angoisse: nous soignons les systèmes, tandis que le bouddhisme s'attaque au fond (travail sur les désirs)

= **échec du capitalisme sur le plan personnel**: le capitalisme aurait pu être égalitaire (libéral), en répartissant les richesses, mais ça ne fonctionne pas, car chacun tire la couverture à soi (< on n'a pas su gérer l'angoisse existentielle¹)

Les situations de crise (inondations, guerres,...) révèlent cet échec: on perd tous les moyens matériels et on retrouve le sens symbolique (union, entraide) = désir d'autre chose que la consommation.

Le capitalisme n'est plus seulement un système économique, il est devenu une culture

- Ch. Arnsperger: Il est temps de penser le post-capitalisme: une autre manière de porter nos angoisses \implies nouvelle culture à inventer, un "libéralisme existentiel"
Les inquiétudes existentielles doivent être au centre de nos préoccupations

◇ Différencier besoins – envies – désirs

- Clé pour sortir de cette anthropologie erronée: une mutation existentielle ne pas se laisser absorber par la peur du manque, la course au pouvoir commencer par un travail sur désirs – besoins – envies

- **besoin**: ce qui est nécessaire à la vie, impératif
Ex.: j'ai faim
- **envie**: caprice, saute d'humeur, petit délire irrationnel
Ex.: je veux une pizza tout de suite
porte-Burger King
- **Désir**: mouvement qui va vers... (l'autre)
énergie fondamentale



Le capitalisme entend répondre à nos "désirs" qui sont le plus souvent des caprices
fabrique des petites envies, transformées en besoins (> contraintes)

= maladie: le "réflexe" est un besoin acquis culturellement (production culturelle)

guérison: renoncer à une partie de ses envies pour faire naître le sens du Désir
(les envies – compulsions – épuisent le Désir)

= sortir de l'immaturation du "tout, tout de suite" douloureux, de la compulsion consumériste

◇ Possibilité de raisonner les désirs: le renoncement et le détachement

- **Spinoza**: l'être humain captif de ses désirs ne peut se libérer que par un travail sur soi
Faire la différence entre les désirs qui émanent de moi, et ceux qui viennent de l'extérieur
(qui font violence à notre essence, contraintes)
Désir = énergie fondamentale
- **Épicure**: l'éthique repose sur la différenciation des désirs: renoncer aux désirs inutiles et reconnaître ceux qui amènent au bonheur: l'amitié, la nourriture,...

¹ voir en annexe, texte 24, col. 2, dernier §

◇ Ernst Schumacher¹ : l'économie bouddhiste

L'homme occidental ne respecte pas la nature \implies cela nous empêche d'être heureux

→ économie inspirée par la spiritualité plutôt que par la consommation
renoncer à l'attachement aux choses

E. Schumacher: *L'économie sans bouddhisme, c'est-à-dire sans valeur spirituelle, humaine et écologique, c'est comme le sexe sans amour*

◇ L'accomplissement par la modération

Arnsperger: il y a du plaisir dans le renoncement²
(= raisonner nos envies)

III L'acceptation critique

◇ Ecole de Francfort

Nom donné, à partir des années 50, à un groupe d'intellectuels allemands (Benjamin 1892-1940, Adorno 1903-1969, Marcuse 1898-1979,...) réunis autour de l'Institut de Recherche sociale fondé à Francfort en 1923.

◇ Participer au système + le critiquer

Il s'agit de vivre dans le système tout en le critiquant (non à la révolution de type marxiste)
 \implies proposer des possibilités nouvelles à l'intérieur du système
la marginalité est stérile, mais il ne faut pas abdiquer la critique

On ne peut échapper à la société de consommation (se vêtir, se nourrir...), mais on peut la critiquer de l'intérieur = subvertir le système du dedans, être un consommateur critique (> < acceptation passive, hébétée, complice)

homo oeconomicus → *homo criticus*

◇ Remplacer la conscience malheureuse par une joyeuse tristesse

Conscience malheureuse (Hegel): conscience divisée à l'intérieur d'elle-même < aliénation et impuissance (*que puis-je y faire de toute façon...*)

Joyeuse tristesse: refuser l'excuse du "on n'y peut rien", se déconnecter des axiomes dominants;
= réflexion au quotidien pour une véritable lutte sociale

Développer la lucidité existentielle par les institutions (école,...) et refuser la complicité < introspection, autocritique

L'école peut montrer aux jeunes qu'ils sont demandeurs d'aliénation³ (ex. course aux marques)
Mais l'école fait l'inverse: elle enseigne des savoirs utiles au système (sens de la compétition, recherche d'un emploi "utile"); elle ne valorise pas la dimension spirituelle et critique, elle renforce le conformisme social et politique (ex. enquêtes PISA)

Faire évoluer l'école, c'est possible ! (mais difficile < épistémè)



1 Ernst Schumacher, 1911-1977, GB, économiste proche de Keynes; en 1955 voyage en Birmanie \implies publie *L'économie bouddhiste*

2 contra: pub Delhaize "à l'ère du moins peut-on encore espérer plus?"
= ne renoncez pas à vos envies/désirs;

3 voir en annexe, texte 25, col 2

◇ L'homme pneumatique (<πνευμα, pneuma: l'air, le souffle)

L'homme pneumatique aspire à une perfection spirituelle

Aujourd'hui, on envisage l'homme comme psycho/somatique; il faudrait préférer une vision ternaire: psycho/soma/pneumatique (c.-à-d. conscient de sa finitude)

Ex.: quid de la dépression post-achat, de la séduction...

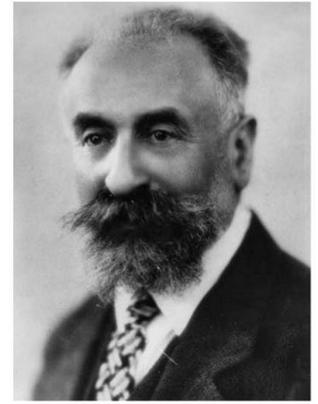
⤴ pour y arriver, il faut du temps et de l'argent !

Les plus précarisés ne peuvent prendre leurs distances (*contra* Marx), mais les plus riches non plus (trop inquiets de perdre) \iff la classe moyenne est la moins dépendante¹



1 voir en annexe, texte 25, fin

Chapitre 3 Le système du don comme alternative



I Reprise des théories de Marcel Mauss¹

Essai sur le don: l'économie repose sur des fondements erronés: les premiers échanges humains ne sont pas le troc (puis la monnaie), mais le don. Cette erreur anthropologique repose sur un anachronisme: le paradigme actuel (le contrat) n'est pas universel

◇ Logique de l'honneur contre logique du profit



ex.: resto/addition: payer pour un service
je me valorise quand je prends, gagne, possède

ex.: manger chez des amis: pas de carte ni d'addition mais contre-don (fleurs, réinvitation)
je me valorise quand je donne (je dépense < je peux me le permettre)

◇ L'obligation du contre-don

Réciprocité < désir de reconnaissance > < calcul

◇ Le don est unificateur

Le don crée une triple obligation : donner (pour être honorable)
recevoir et rendre (pour ne pas briser les liens)

⇒ le don crée des liens

Les personnes sont plus importantes (<lien) que le produit, l'objet

La logique du don transcende les cultures, on la trouve dans toutes les familles

⚡ la logique du profit est plus simple ⇒ perte des liens

II Le don pour tisser des liens

◇ **Alain Caillé**² : développer l'envie de donner

La famille est le lieu privilégié pour le don, même si le contre-don y est intergénérationnel

◇ Prendre – refuser – garder

(logique du profit)

(plaisir d'accumuler, épargner)

Nous cherchons à sortir du système du don pour ne pas être redevable



donner – recevoir – rendre

(logique du don)

(faire circuler)

◇ **Jacques Godbout**³ : le don met en jeu l'amour et la déception

La peur d'être déçu freine la logique du don: si je ne rends pas, je décois; si l'autre ne rend pas, je suis blessé; mais il y a aussi de formidables liens d'affection...

◇ **Jacques Attali**⁴ : penser un altruisme intéressé

On peut faire entrer la logique du don dans le système du profit en revalorisant la fraternité

S'il y a de l'entraide, j'en profite(ra) toujours: coopération, constitution de réseaux

⇒ soutien rassurant, qui permet de tenir dans l'angoisse existentielle (ne serai jamais seul)

Quand je donne (yc du temps), je me fais du bien à moi-même

Critique d'une liberté poussée à l'extrême, qui débouche sur la solitude

¹ Marcel Mauss: φ, sociologue et anthropologue français, 1872-1950, élève de Durkheim; *Essai sur le don*, 1924

² Alain Caillé, économiste français né en 1944, *Anthropologie du don*; voir 1ère partie, Ch 4, II, page 14

³ Jacques Godbout, écrivain québécois, né en 1939; *Dans l'esprit du don*, 1992 (avec A. Caillé)

⁴ Jacques Attali, économiste français, né en Algérie en 1943, conseiller de Mitterrand; *La crise et après*, 2008 (ea)

Elle décrit seulement une attitude psychologique précise face à la finitude. Notre condition existentielle est frappée d'un grand paradoxe : nous aspirons à une estime de nous-mêmes quasiment illimitée (c'est le sens premier du narcissisme) au sein d'un cosmos qui, en dernière instance, nous nie par notre finitude même et nous annihilera apparemment dans une froide indifférence. Dès lors, nous tenons à affirmer désespérément ce qu'Ernest Becker appelle notre individualité au sein de la finitude.

Un tel héroïsme est inauthentique si l'individu se sert d'autrui (par l'intermédiaire d'une multitude de mécanismes sociaux) pour nier sa peur de la finitude, et de la mort en particulier, ainsi que celle des autres. Ce sera un héroïsme authentique, en revanche, s'il coexiste avec autrui tout en étant ouvert à sa propre peur de la finitude ainsi qu'à celle des autres. Une telle ouverture coïncide avec ce que Paul Tillich appelle « le courage d'être ».

A l'isolement inauthentiquement héroïque, c'est-à-dire à l'individualité opportuniste et manipulatrice, s'oppose donc l'ouverture héroïque authentique. Elle rendrait possible un espace social qui ne se réduise pas à la lutte entre détenteurs de divers projets d'infinitude et, en particulier, de divers projets d'immortalité. Un espace social qui serait peuplé de héros existentiels authentiques ne serait plus le lieu où s'affronteraient

Une société existentiellement adéquate, mariant justice et justice, comportera donc une économie dont les mécanismes, les institutions et les structures de motivation permettent à tous d'accéder de manière égale à la pleine autodétermination. Cela requiert certes une redistribution des richesses et une redistribution de certaines ressources symboliques. Certains philosophes, comme John Rawls, parlent à cet égard des « bases sociales du respect de soi ». Mais cela exige aussi le partage d'une autre catégorie de biens, que nous appellerons les bases existentielles de l'assomption de soi.

Ces biens concernent l'appartenance à des « communautés de sens » (famille, église, clubs, etc.) mais aussi et surtout la capacité individuelle de porter et d'assumer la précarité existentielle. Cette capacité est soutenue par certaines ressources de nature psychologique, philosophique, spirituelle, religieuse, etc., transmises dans l'espace social d'existence.

Ne sera véritablement juste qu'un système économique qui distribuera de manière égale et en quantité suffisante à ses membres, libérés de la compulsion consumériste et accumulative, les ressources matérielles (produites et fournies par des personnes libérées de la compulsion opportuniste) et symboliques (fournies quotidiennement dans le langage, le comportement respectueux, le respect réel de l'égalité démocratique à tous les niveaux de décision) nécessaires à une authentique autodétermination. Faute d'un tel avènement, la justice sociale ne pourra être que minimaliste. Il s'agira seulement d'égaliser les chances qu'a chacun de pouvoir profiter d'une égalité passagère pour « tirer la couverture à soi » et pour pouvoir colmater individuellement une brèche existentielle qui n'a pas été prise au sérieux collectivement. On limitera alors très sérieusement les possibilités de justice distributive sous le couvert d'un argument « économique » d'incitation.

En d'autres termes, bien qu'une société de type « tibétain traditionnel » et une société de type « capitaliste égalitariste » proposent certes, l'une comme l'autre, un modèle potentiel de société juste, il s'avère que le premier est réalisable alors que le second ne l'est pas. La société tibétaine traditionnelle distribue entre ses membres des moyens spirituels qui sont distincts des moyens matériels. La société capitaliste égalitaire, quant à elle, fait comme si les moyens matériels pouvaient être, en même temps, des moyens symboliques permettant à chacun d'être reconnu par les autres en les dominant ou en éveillant leur jalousie, et des moyens spirituels permettant à chacun d'accepter en profondeur sa finitude existentielle. C'est à cause de cette illusion que la société capitaliste égalitaire, même si elle respecte *in abstracto* notre idéal général d'égalité, n'est pas capable de passer du modèle à la réalisation. À cause des tensions existentielles non résolues qui l'habitent, une société capitaliste ne peut réaliser l'idéal égalitaire que sous la forme effective de l'inégalité.

A l'évidence, une telle optique de la *croissance ordonnée aux nécessités des plus pauvres*, combinée à une *décroissance vers le seuil de joie frugale chez les plus riches*, ne peut s'enraciner que si prévaut une nouvelle appréhension de l'articulation entre besoins, envies et Désir. Derrière la mécanique de la croissance capitaliste, nous l'avons vu, il y a une figure d'être humain bien particulière. C'est un être humain qui confond ses petites et éphémères envies avec le Désir « majuscule », et qui dès lors vit de plus en plus, pour le plus grand bonheur des vendeurs de tout poil, comme si chacune de ses envies était, sur le moment, un besoin urgent. Ne nous laissons dire par personne que cette confusion entre besoins, envies et Désir fait partie de la soi-disant « nature humaine ». Cela nous semble complètement faux. L'*homo consumericus* est tout simplement un être malade qui a renoncé à la seule chose qui – toutes les spiritualités l'ont toujours su – peut faire renaître son Désir à bonne distance de ses envies compulsives. Cette chose, c'est le détachement... Le grand mensonge du capitalisme, c'est de nous avoir persuadés qu'être libérés du besoin, ce serait nécessairement avoir *renoncé au détachement*, ce prétendu ennemi de la croissance et de l'innovation.

C'est sur cette confusion savamment orchestrée entre les trois instances de l'énergie humaine (besoin, envie, Désir) que doit, à nos yeux, porter la critique la plus dure de l'économie de marché capitaliste. Cette économie cherche à mettre à mort le Désir en le marchandisant sous les atours de pseudo-désirs. Elle cherche ainsi à « bloquer » l'énergie de l'humain pour qu'elle ne s'oriente pas vers le détachement. La logique capitaliste veut capter notre énergie pour qu'elle reste, au contraire, enfermée dans la compulsivité. Le mensonge radical du capitalisme, c'est de nous faire croire (parce que nous nous le faisons tous croire les uns aux autres) que la seule manière de libérer l'énergie du désir est de rester sans cesse aux aguets face au manque et de passer d'un désir-envie à un autre, d'une compulsion capitalistiquement profitable à une autre. En d'autres termes, être libérés du besoin, ce serait nécessairement être livrés à la compulsion (qui acquiert ainsi une sorte de dignité) et surtout avoir renoncé au détachement.

Le militant existentiel tente d'être *dans le monde mais pas du monde*. Il n'est ni un apologiste d'un *statu quo* indépassable, ni un révolutionnaire radical qui entend utiliser tous les moyens pour arriver à ses fins. Sa lucidité existentielle lui fait voir clairement sa propre complicité avec le système en place, et sa propre difficulté à se mobiliser réellement pour une pensée et une action extra-capitalistes. Il tente néanmoins de se mobiliser et de subvertir le système du dedans, par une déconnexion raisonnée, et souvent stratégique.

Une personne non aliénée n'est pas quelqu'un qui vit déjà dans le monde de ses rêves. C'est quelqu'un qui accepte de façon critique son monde présent, quelqu'un qui se met en quête de la manière d'utiliser le présent comme marchepied vers un *avenir consciemment différent*. Cela correspond à l'impulsion vers une *évolution consciente*. Comme nous le verrons dans la quatrième partie, elle consiste, à terme, à faire éclore des communautés post-capitalistes liées entre elles par une aspiration de déconnexion et d'autonomisation à l'égard des axiomes dominants. Sans le développement spécifique de la capacité d'acceptation critique, une telle évolution consciente ne pourra pas prendre son essor car elle sera directement anéantie par les exigences immédiates du système capitaliste tel qu'il fonctionne.

Une société réellement progressiste doit aujourd'hui mettre en avant le développement, chez ses membres, d'une *lucidité existentielle* leur permettant de combattre leur propre complicité avec les rouages de l'axiomatique capitaliste. Le paradoxe, du moins en apparence, est que cette lucidité doit être revendiquée par les citoyens eux-mêmes, dans le cadre de la mise en place de logiques et d'institutions qui en permettent l'éclosion. Est-il possible d'imaginer que des citoyens aliénés à l'axiomatique capitaliste s'en arrachent d'eux-mêmes ? Comme nous l'avons vu, ce serait impossible si nous nous trouvions dans une société totalement autoréférentielle. Mais tel n'est pas le cas.

D'une vision ternaire corps-âme-esprit (*soma-psyché-pneuma*) notre Occident a dérivé vers une vision binaire corps-âme ou corps-psychisme, qui fait que nous nous considérons de plus en plus comme un psychisme conditionné par un organisme ou comme un organisme régi par un psychisme. L'homme psychosomatique a remplacé l'homme « pneumatique/ternaire » qui vit encore (mais de moins en moins) hors de l'Occident.

C'est cet homme psychosomatique, angoissé par la mort à laquelle il ne trouve aucune issue hors de la matière et des émotions, qui a fait le lit du capitalisme et de ses axiomes. Le capitalisme n'est pas coupable de cette dérive. Il est simplement une logique qui s'est ajustée à la condition existentielle de l'homme moderne. Le problème est qu'une fois installé, le capitalisme nous distrait de notre authentique destinée humaine qui est de nous « spiritualiser », nous « pneumatiser » de plus en plus. C'est pour cette raison qu'une critique *existentielle* du capitalisme est tellement essentielle pour qu'écloso un nouveau militantisme social – un militantisme proprement existentiel.

De citoyens-consommateurs nous avons à devenir des *militants existentiels* en unissant lucidité, simplicité et logique économique en un seul ensemble, en accord avec notre compréhension profonde de notre condition existentielle, à savoir de cheminer vers l'homme pneumatique en dépassant sans le nier l'homme psychosomatique, donc l'homme capitaliste.

En d'autres termes, les plus pauvres comme les plus riches ont peu de chances d'être prêts à faire le pas. En effet, ils représentent les uns à l'égard des autres l'« image en miroir » de ce que provoquent les axiomes capitalistes. Ce sont les membres les plus riches et les membres les plus pauvres de l'économie qui vivent probablement avec la peur la plus profonde. Les pauvres, vivant avec la peur de ne pas pouvoir sortir de leur situation, adoptent frénétiquement (et sont forcés par la plupart des politiques sociales à adopter) la logique des marchés capitalistes comme seule planche de salut. Quant aux riches, vivant avec la panique (souvent subliminale ou inconsciente) de glisser vers la zone des bas revenus, se raccrochent obsessionnellement aux axiomes dominants comme aux mécanismes qui leur permettent, au jour le jour, de consolider encore et encore leur forteresse économique et sociale. Pour le dire autrement, *aussi bien les pauvres que les riches sont « vendus » aux incitations capitalistes à travers une sorte de co-dépendance*.

Dès lors, la majorité des militants existentiels de première génération se trouvera probablement dans les catégories de revenus qui ne sont ni riches, ni pauvres, c'est-à-dire dans la « classe moyenne » qui vit sous la menace constante de glisser vers la pauvreté mais qui n'a pas l'expérience du « succès » de haut niveau qui lui ferait adopter le capitalisme comme le « bon » système.